

LES NOUVELLES D'ALEXIS

BULLETIN D'INFORMATIONS DE LA PROMO HEC 65 TOCQUEVILLE

N° 49 FEVRIER 2021

Cher Camarade,

La conjoncture incite toujours certains d'entre nous à exercer leurs talents littéraires. Les moins timides nous les font parvenir, ne sachant pas toujours s'il existe des lecteurs potentiels pour leur prose dans la Promo. Nous sommes des relais bienveillants, car nous diffusons à tout le monde des textes qui auraient pu être envoyés directement par les auteurs, à l'aide de notre Annuaire, à un public sélectionné. Tu trouveras dans ce numéro :

- un épisode humoristique au Mali de notre « aventurier » **Pierre Favier**, qui nous conte avec verve son combat héroïque contre un marabout qui lui avait jeté un sort. Opération Barkhane avant l'heure... (pages 3 à 8)
- les réflexions philosophiques et religieuses qu'inspire à **François-Xavier Gufflet** le ciel d'Orléans où il réside désormais (pages 9 à 15)
- une notice en souvenir de **Dominique Egnell** qui nous a quitté l'an dernier. Elle a été préparée par Alain Rotulo, qui avait gardé des liens d'amitié avec Dominique (page 16)
- une liste à jour des « **Enfants du Paradis** », c'est-à-dire de nos camarades décédés (à notre connaissance, du moins). Comme nous te l'avons fait savoir, nous avons retrouvé la piste de **Roberto Sarfatti** « perdu de vue » depuis la sortie de l'Ecole ; il est décédé il ya plus de 10 ans à Milan. Il y a quelques jours, c'est **Alain Saint-Macary** qui est parti ; tu te souviens sans doute qu'il nous avait décrit son choix de vie à l'Arche dans le No. 37 (Janvier 2017) des « Nouvelles d'Alexis », disponible sur notre site www.tocqueville65.fr. Tu trouveras la liste à jour pages 17 à 19

- l'annonce de la publication d'un ouvrage sur la gestion de la fonction Achats, qu'il a exercé de très nombreuses années, par notre camarade **Jean-Marie Pitrou** (page 20).

Enfin, nous avons appris des épouses respectives de **Michel Caderas de Kerlau** et **Jean-Marie Puel** que nos deux camarades sont gravement atteints de la Maladie d'Alzheimer et sont désormais dans l'impossibilité de communiquer. C'est ainsi.

Bonne lecture. Très amicalement.

Jean-François de Chorivit

Michel Gréget

LE JETEUR DE SORTS

par Pierre Favier

Avant d'aller plus loin, il faut que je te raconte une aventure étrange que j'ai bel et bien vécue, une de ces histoires invraisemblables à l'africaine, qui défient tout bon sens, qui ne tiennent pas debout... mais que pourtant il m'a bien fallu admettre. Ce sombre épisode allait être le résultat de ma liquidation de Deves et Chaumet.

Un des piliers de la librairie était un vieux bonze malien qu'on appelait Baba. On lui avait laissé la bride sur le cou depuis si longtemps qu'il se prenait pour le patron de fait, qu'il se croyait indispensable, donc indéboulonnable... et bien entendu il en avait largement profité. Au point que je n'avais jamais réussi à obtenir de lui des comptes précis et incontestables, alors que je savais, comme probablement tout le monde, qu'il avait abondamment pioché dans la caisse. Excédé, j'ai fini par le virer, sous je ne sais quel prétexte. Je m'en étais fait un ennemi mortel.

Dans les mois qui ont suivi, et là je vais sans doute bousculer un peu la chronologie, il m'est arrivé, inexplicablement, une étrange succession d'accidents qui auraient bel et bien pu, je ne plaisante pas, me coûter la vie.

La première fois ce fut lors d'un dimanche où j'avais voulu faire découvrir à Claire, à peine arrivée au Mali, la très jolie vallée de l'Oyanko. Un mignon petit torrent qui descend des Monts Mandingues, à quelque chose comme soixante bornes au sud de Bamako. On avait même fait revenir la bonne vieille Pajero que j'avais à Abidjan, un 4x4 idéal pour se balader un peu en brousse. Après un petit pique-nique sur les galets, très bucolique, romantique à souhait, je m'amuse à faire un peu de practice à l'arc dans le talus de la rive. Bêtement, en allant chercher mes flèches au milieu des taillis, je dérange une de ces grandes guêpes noires qu'on appelle en Afrique « mouches maçonnes », parce qu'elles se construisent des nids de terre dans tous les coins de mur, c'est assez chiant. Pas vraiment agressives, mais quand elles te piquent, ça fait un mal de chien. Et justement, cette saloperie de bestiole me plante son dard pile dans la nuque.

Très très douloureux, mais bon, je me fais pas de souci, je me dis que ça va passer, je retourne boire mon café, tranquille. Sauf que...

Sauf que rapidement je me sens tout drôle ; bizarrement c'est tout mon côté droit qui se met lentement à enfler, le visage, la poitrine ; je commence à me sentir oppressé. Putain, qu'est-ce qui m'arrive? Pourtant ce n'est pas la première fois qu'une guêpe me pique ; jamais eu de problème... Mais là, je réalise que je fais une grosse allergie, et je sais que faute de soins ça peut rapidement devenir très sérieux. En vitesse Claire et moi rassemblons nos affaires et sautons dans la voiture... Je commence à avoir du mal à respirer, mais je préfère conduire : Il faut faire vite et j'ai plus que Claire l'habitude de la piste cahoteuse et ravinée qui rejoint la « grande » (*elle est en gravier, mais très roulante*) route de Bamako. Il nous faut quand même une bonne, mais très mauvaise, heure pour arriver à l'entrée de la ville où se trouve le Centre Raoul Follereau de Markala, l'hôpital des lépreux. Bon, d'accord, je ne suis pas lépreux, mais c'est terriblement urgent de dénicher un médecin, et Markala c'est un hosto où même un dimanche on a une chance, qui sait, de trouver un toubib... Je suis déjà très mal, enflé come un œuf ; chacune de mes respirations est de plus en plus difficile, lorsqu'on stoppe enfin devant un petit jardin où Claire interpelle un noir en salopette, la bêche à la main :

« Monsieur, monsieur, s'il vous plait, vite ! Mon mari a besoin d'un médecin, c'est très urgent ! »

Le type s'essuie les mains sur son tablier, répond... que justement il est toubib. Si ce n'est pas un coup de pot fétide ! Et il vient jeter un œil. A peine me voit-il, il a compris. Visiblement préoccupé, il ne prend même pas le temps de se changer :

« Suivez-moi, dépêchons nous, mon cabinet est tout près... »

Je descends de la Pajero, mais dès que j'ai le pied à terre, ça tourne, je n'arrive plus à respirer, j'ai un mal fou à lui emboiter le pas jusqu'à la porte de son cabinet... où je m'effondre dans le coaltar. Rideau.

Je ne me réveille qu'un bon quart d'heure après. Une injection de cortisone m'a tiré d'affaire, mais le toubib me dit que c'était vraiment moins une, je n'aurais pas tenu bien plus longtemps, l'œdème était en train de m'étouffer. Il me donne un lot d'ampoules de « Soludécadron » avec son nécessaire d'injection. Que je devrai toujours trimballer avec moi, au cas où...Première alerte.

La deuxième fois, c'était avec une bande de copains (*Claire n'était pas là, je me souviens plus pourquoi, elle avait dû refaire un saut en France pour le déménagement*) : nouvelle expédition de deux jours dans les fameux et magnifiques Monts Mandingues, mais cette fois à deux voitures tout-terrain, dans des conditions assez difficiles avec passages de gués et des pistes très rocailleuses... Là-haut sur les plateaux il n'y a plus un village, on est au bout du monde, et la brousse est d'une beauté sauvage. Le soir du premier jour, nous plantons nos tentes dans une jolie prairie : feu de camp, grillades, c'est le pied géant. A l'aube du lendemain, comme on a passé la nuit à se raconter des histoires, tout le monde roupille encore lorsqu'au premiers rayons du soleil je sors de ma tente, j'enfile un short, j'attrape mon arc... J'ai toujours aimé ça, partir seul à la découverte, silencieux, l'arc à la main. Bon, ici, il y a des années que ce n'est plus la grande brousse africaine ; les lions, les buffles ont tous été massacrés, mais va savoir, je pourrais tomber sur un de ces petits céphalophes qu'on appelle là-bas « biche-cochon », ou bien même sur un phaco, à la limite une pintade, de quoi se faire un barbecue... Mais si je ne vois rien, ce n'est pas grave non plus, la balade est superbe. Sous le soleil rasant, la rosée étincelle de millions de gouttelettes, les petits oiseaux s'égosillent, il fait encore très frais, c'est magique. Je progresse lentement, silencieusement, je me penche sur de vieilles traces d'antilope... quand s'élève derrière les buissons l'appel rauque d'une troupe de francolins. Tiens tiens ?... Délicieux, le francolin à la broche ! J'arrive comme ça au bord d'une petite falaise ... Intrigué, en m'agrippant aux buissons, je descends jeter un œil dans la pente, et je découvre au pied de la muraille l'ouverture d'une petite grotte portant des traces de pioche, visiblement aménagée depuis peu : génial ! Je suis tombé sur une de ces mines d'or clandestines dont l'escarpement mandingue est truffé, jusque vers la Guinée. Mais pour l'instant, je ne m'aventure pas à l'intérieur, je préfère y revenir avec mes amis. En sirotant mon café au petit déjeuner, je leur raconte ma découverte ; tout le monde est excité et veut venir voir ça. Nous voilà partis... Bien entendu, je mène la marche, je descends le premier, et en accédant à l'entrée, sans le vouloir je bouscule un buisson d'épineux. Mama mia ! Le fourré cachait un gros nid d'abeilles sauvages, cette fois pas des grosses maçonnes noires, mais une nuée de petites jaunes hargneuses comme des teignes ; en un clin d'œil j'en ai un essaim sur le râble, qui me piquent de partout, dans le cou, sur les bras et la figure, comme autant de furies ! Plutôt que d'essayer de m'en

débarrasser, j'ai le réflexe de me jeter en roulé-boulé dans l'éboulis; je dégringole d'une vingtaine de mètres dans les cailloux de la pente, je m'écorche de partout, je saigne, mais au moins j'arrive à les larguer, elles finissent par me lâcher.

Je suis mal ! Avec quelque chose comme une vingtaine de piqûres, me voilà bon pour une nouvelle crise, et cette fois plus sérieuse encore... Heureusement, au camp j'ai ma fameuse trousse de « Soludécadron ». Les tentes sont à deux pas, on y arrive avant que l'allergie ait eu le temps de se déclarer. Et ça tombe bien, Christine, une copine de l'équipe, est infirmière. Naturellement c'est elle qui me prend en mains et, vu le nombre de mes piqûres, d'autorité elle me fait carrément deux injections. Et puis bien sûr, je suis désolé pour les copains, mais y a urgence, il faut absolument lever le camp... Le retour a été pénible, et long, mais long, putain... On était au diable, les pistes étaient démentes et comme il fallait foncer au max, j'étais secoué comme un prunier, à moitié comateux. Pour me soutenir le cœur, Christine me faisait avaler des litres de café... On a mis quatre longues heures pour rentrer et trouver un toubib! Une fois encore, je m'en tirais par la peau des dents. Deuxième alerte.

Ce n'est pas fini ! Troisième alerte, très peu de temps après... Cette fois l'histoire ne se passe plus en brousse, mais à Bamako même, le soir du 14 juillet 91. A l'occasion de notre fête nationale, c'est la coutume, en Afrique, d'inviter tous les résidents français pour un cocktail à l'Ambassade. Claire n'était toujours pas rentrée de France, mais j'y retrouve une bonne bande de copains, anciens amis et membres du Club Hippique. Le champagne est fameux, et je dois dire qu'on en a éclusé une certaine quantité. Enfin...une quantité certaine, plutôt. Bon, au retour, il se trouve que j'étais seul dans ma bagnole, une Citroën BX, reliquat des stocks de D&C, heureux, béat, et je suivais la voiture de mes potes, dont Eric et Christine, qui rentraient dans la même direction que moi. Bien sûr, le 14 Juillet est une célébration franco-française, mais à l'époque, le Mali n'avait pas encore tout à fait oublié les traditions coloniales, et pour les maliens aussi c'était un peu la fête, arrosée comme il se doit. Beaucoup de monde dans les rues, de la musique partout, un peu de viande saoule... Très belle ambiance !

La vieille gare de Bamako étant au cœur de la ville, nous devons, pour rejoindre la route de Sotuba, franchir la voie du chemin de fer, mais il va de soi que là-bas, les barrières de passage à niveau sont inconnues ; c'est à toi de faire attention.

De toute façon, si près du terminus, les trains ne sont jamais très rapides. Or à peine la voiture de mes amis a-t-elle franchi les voies qu'elle se retrouve bloquée par une charrette à cheval ou je ne sais quel encombrement. De nuit, je ne vois pas bien, mais je me retrouve à cheval sur les rails. Avec derrière moi un gros 4x4 : pas moyen de reculer. Bon, pas de panique, les locomotives ont un gros phare à l'avant, et elles sifflent toujours en arrivant. Et je vois rien, je n'entends rien. Ca se prolonge un peu. Qu'est-ce qu'ils foutent là devant ? Machinalement je tourne la tête à gauche... pour voir surgir brusquement une masse noire et les énormes tampons d'une loco ! J'ai juste le réflexe de me jeter vers le siège passager avant le choc ; les vitres et le pare-brise explosent ; la voiture est trainée sur la voie une bonne cinquantaine de mètres dans une pluie d'étincelles !

Devant moi, par la lunette arrière Christine horrifiée a vu le train percuter ma voiture, puis plus qu'une masse noire, elle hurle, les potes me croient mort...

Quand la loco s'arrête enfin, j'arrive à m'extirper de la pauvre bagnole par la portière droite encore intacte... Un vrai petit miracle. Ce réflexe qui m'a fait bondir sur la droite m'a sans doute sauvé la vie, en tout cas a évité à mes jambes d'être écrabouillées, car le côté gauche de la voiture est complètement aplati. Et si je suis littéralement couvert d'éclats de verre feuilleté, je m'en tire sans une égratignure ! Il y a un Dieu pour les ivrognes... Faut croire que je ne suis pas complètement sorti des joyeuses brumes du champagne, car alors que je suis en train de m'épousseter à côté de l'épave, je vois le conducteur du gros 4x4, un libanais moustachu, arriver en courant, contempler la voiture aplatie et s'exclamer :

« Ben dis-donc, le gars qui était au volant, il doit pas être beau ! »

Et moi je lui réponds, pince sans rire :

« Bof, j'ai jamais été bien beau, ça non... mais c'est juste de naissance ! »

Les copains rappellent au trot... Soulagés de me voir debout ils me tombent dans les bras, peut-être était-ce une espèce de réaction nerveuse, le soulagement d'en avoir réchappé, mais pour dire à quel point je tenais la forme, ce soir-là, voilà-t-y pas que descend de la loco un africain à casquette, moitié affolé, moitié furibard, qui sur le coup me paraît bien jeune - je saurai plus tard pourquoi - et qui m'invective :

« Ah mais vraiment là, si tu as abimé la loco, tu vas payer ! »

Manque pas d'air, le zozo ! Moi, imperturbable :

« Ca me ferait mal, c'est toi qui étais en tort, tu ne tenais pas ta droite ! »

Un dialogue absurde à la Devos, quoi... Le mec me regarde, interdit. Je crois qu'il n'a jamais compris.

Mais bon, j'étais encore vivant, et lors du procès qui a suivi, j'ai découvert qu'en fait, le conducteur officiel étant parti faire la fête avec ses copains, il avait laissé à son petit neveu le soin d'aller garer la loco au dépôt ! Bien sûr le gamin avait oublié d'allumer son phare et négligé d'actionner son sifflet au passage à niveau. La Compagnie Malienne des Chemins de Fer a donc logiquement été condamnée à me rembourser intégralement la voiture. Mais une nouvelle fois, j'avais eu très chaud.

Que se passait-il ? Plus qu'étrange quand même, cette succession d'accidents graves, non ? Or un jour, Omar, mon grand chauffeur peulh, me prend à part et en confidence me glisse au creux de l'oreille :

« Patron, ce qui t'arrive, c'est normal. C'est le gros Baba, avec son marabout là, il t'a jeté un sort ! »

Ma première réaction, bien sûr, est de me marrer... Mais Omar est grave comme un pape, et je me rends bien compte que cette question de jeteurs de sorts étant prise très au sérieux en Afrique ; il a conscience d'avoir pris un risque énorme en me prévenant. Je ne peux pas rigoler avec ça, ce serait lui faire une injure. Alors quoi, je fais semblant d'y croire, et je lui sors, au flan :

« Merci Omar, mais tu sais, le vieux Baba « kongolo té » (*en malien* : « *il est fou* »), il ne connaît pas la magie du blanc... Fais lui savoir qu'il ferait mieux de se méfier et de lever le sort, sinon... sinon le grand malheur va frapper ! »

Et puis j'oublie...

Deux semaines après, Omar revient me voir, grand sourire aux lèvres, mais avec sur le visage une expression d'immense respect :

« Patron, ça y est, tu peux être tranquille ! »

« Ah bon, pourquoi ? »

« Le marabout de Baba, il est mort ! »

Ouais, bon, je n'y crois toujours pas, à ces magouilles à l'africaine ; tout ça c'est du pipeau, de la simple autosuggestion, pas vrai ?

Mais quand même... Depuis ce jour-là, croyez-moi ou non, il ne m'est plus jamais rien arrivé

Histoire du ciel

par François-Xavier Gufflet

Je prends enfin ma retraite et me suis installé le 23 octobre dernier à Orléans, au pied de la cathédrale. Et comme, de mes larges baies vitrées, qui dominent les immeubles d'en face, je vois une bonne partie du ciel et peux contempler le spectacle merveilleux que m'offre chaque soir le soleil couchant, j'ai pensé témoigner ma reconnaissance à tous mes anciens camarades de promo pour leur amitié fidèle en vous dédiant mon histoire du ciel.

J'ai terminé le rangement méthodique de ma bibliothèque de théologie et de spiritualité, dont les livres étaient entassés en vrac dans ma chambre de Levallois. Cela m'a permis de la tester, en mettant rapidement la main sur les ouvrages de référence pour me documenter sérieusement sur un thème, avant d'y apporter ma propre lecture. Et pour un premier exercice, puisque le ciel m'enchantait chaque soir, quand le soleil le repeignait d'or, j'ai choisi d'écrire un bref aperçu de ce que signifiait le ciel pour les juifs cultivés au temps de Jésus et pour Jésus lui-même.

Voici donc mon histoire du ciel, c'est-à-dire mon histoire de Dieu, car ces deux mots, à l'origine, étaient synonymes dans la pensée juive et dans la pensée de Jésus.

Les juifs de ce temps-là partageaient avec tous les anciens grecs la conception « scientifique » du cosmos. Le ciel était donc d'abord pour eux une région inaccessible, située en haut. Il était séparé de la terre par une voûte solide appelée firmament, que symboliseront toutes les coupoles de nos basiliques chrétiennes, depuis la basilique Saint Jean de Latran, à Rome, jusqu'à notre Panthéon, à Paris, ancienne basilique Sainte Geneviève laïcisée. Mais ce couvercle était en réalité une passoire, pour laisser passer les « eaux d'en haut », que nous appelons aujourd'hui la pluie.

Les juifs, qui avaient plus d'imagination que les grecs, à cause de leurs origines égyptiennes (relisez à ce sujet L'homme Moïse et la religion monothéiste, de Sigmund Freud), disaient que Yahvé gardait en stock, dans ses greniers au-dessus du firmament, trois aliments, la pluie, la manne et l'Esprit, chacun dans un des

trois coins de son grenier : la pluie, dans un coin humide, la manne dans un coin sec, et l'Esprit dans un coin aéré.

La pluie, il la donnait à tous, même aux moustiques, qui meurent d'ailleurs souvent noyés sous une simple goutte d'eau, comme le montre l'admirable film *Microcosmos*, *Le peuple de l'herbe*. Et Il la distribuait de deux façons : en douceur, c'était sa manière habituelle, soit en crachin sur la côte bretonne, soit en un ruissellement continu, surtout pendant les grandes vacances, sur les plages de Normandie. Ou en déluge, en ouvrant grand les vannes, quand il était en colère contre nous, soit parce que nous bâtissions une tour de Babel jusqu'au sommet du firmament, soit parce que nous couchions entre hommes comme des grecs.

Le savant grec Ptolémée était très intelligent, mais il manquait d'imagination. Et dans son *Almageste*, son traité d'astronomie, qui donne l'heure de passage devant ta fenêtre des 1.022 étoiles qu'il avait recensées, je n'ai pas trouvé d'explication de la transformation des petits trous, qui filtraient une pluie fine, en vannes gigantesques, qui permettaient de déverser des trombes d'eau, jusqu'à recouvrir même le mont Ararat, où Noé avait fait cale sèche après le déluge (Gn 8,4).

C'est le défaut des grecs. Ils ont plein d'idées, mais aucun sens pratique. Il faudra attendre les anglais pour ça. Newton, un vrai british, explique le mouvement de tous les astres par la chute d'une pomme. Et même ma femme de ménage comprend ça. Mais moi qui ai beaucoup d'imagination, ce qui me permet de combler mes carences proverbiales en mathématiques, en astronomie et en toutes sciences, je vois bien comment Dieu ouvrait les vannes, quand il était en colère. Regarde !

Sa voix tonnait alors si fort qu'elle faisait trembler toute la coupole du firmament, au point de cribler ce couvercle d'ouvertures béantes, comme avaient pu le voir les habitants de Dresde, quand, ressortant de la sacristie où ils s'étaient réfugiés, ils découvrirent la nouvelle coupole à claire-voie de leur cathédrale, après le bombardement allié, en février 1945, ou comme Oskar, dans le film *Le Tambour* de Volker Schlöndorff, qui s'était jeté au bas d'un escalier pour rester infirme et ne plus grandir, témoignant ainsi de son refus du monde nazi des adultes, quand il tentait de détruire ce monde ignoble par ses cris

perçants, capables de briser toutes les vitres derrière lesquelles se cachaient ces adultes monstrueux pour perpétuer leurs méfaits.

La manne, il ne la donnait qu'à son peuple d'Israël, parce que, parmi tous les humains, c'était le plus buté, le plus récalcitrant de tous les peuples. Les hommes en général, c'est-à-dire en dehors du peuple juif, avaient la nuque souple à force de courber l'échine sous le joug de l'esclavage. Le peuple juif, lui, se distinguait en particulier du reste de l'humanité en général à ce qu'il avait la nuque raide. (Dt 31,27) Il était fier et rebelle de naissance. C'était sa constitution. On dirait aujourd'hui son ADN. Cela venait de son origine : il était né en se rebellant contre sa condition d'esclave.

Mais l'inconvénient, quand on sort de l'esclavage, c'est qu'on n'est plus nourri et logé par les maîtres. Et c'est pour ça que Yahvé avait mis de côté dans son grenier, au-dessus du firmament, non seulement la pluie, qu'il déversait à tous les vivants, circoncis ou non, mais aussi la manne, nourriture très complète, riche en toutes protéines et vitamines, (cf. ma vie de Moïse, chapitre 18, les Pop-Corn, c'est bon pour la santé, p. 80) pour nourrir uniquement son peuple rebelle, son peuple libéré de l'esclavage, mais au prix d'un dur exil au désert, où ne poussent ni steaks frites, ni spaghettis bolognaise.

L'Esprit, c'était la forme discrète que prenait Dieu pour habiter sur la terre, parmi tous les humains, juifs ou non, libres ou esclaves. C'était un léger courant d'air, suffisant pour maintenir allumée une flammèche vacillante (Is 42,3), mais qui pouvait se transformer en un vent puissant, qui vous arrive dans le dos pour vous pousser au désert (Mc 1,12), là où l'Éternel donne habituellement ses rendez-vous intimes, pour échanger avec chacun, seul à seul, loin de la foule. (Mt 6,6)

Il se manifestait chez l'esclave par un gémissement continu, parce que Dieu y était très mal dans sa prison d'esclavage, et chez l'homme libre, l'homme libéré de l'esclavage, chez le juif, en gestes de fraternité, de solidarité, d'hospitalité, de souci de l'esclave immigré, de la veuve et de l'orphelin (Ex 22,20-21), parce que Dieu y vivait au large pour en faire un peuple.

Au-dessus de ce ciel bien visible, de ce ciel-grenier, au-delà des eaux d'en haut et de la manne et de l'Esprit, il y avait un autre ciel invisible, que les juifs appelaient « les cieus des cieus », ou simplement « les cieus ». On dirait dans notre langue d'aujourd'hui un « super ciel ».

C'était un coin calme, aménagé sobrement, puisqu'on n'y trouvait qu'un tabouret. Certains midrash parlent d'une chaise, d'autres d'un fauteuil, les plus tardifs en rajoutent et décrivent même un trône. Moi, je crois que c'était plutôt un canapé. Chacun s'exprime avec le mobilier de son époque et de sa classe sociale. Il y en a même qui ne s'expriment plus du tout, scotchés à leur écran de télévision depuis leur canapé, ces fameuses classes moyennes innombrables, devenues simples spectateurs du monde, au lieu d'en être les acteurs, selon la magnifique description qu'en avait donnée Jean Baudrillard en 1970 dans *La Société de Consommation*. Bref, il n'y avait dans ce coin retiré du monde qu'un seul meuble pour s'asseoir, c'est-à-dire pour se reposer un moment. Mais ce coin tranquille était vital pour Dieu, car il lui permettait de reprendre son souffle entre deux grandes colères de Sabaoth. Dieu et l'homme ont ça en commun, ce besoin de se reposer de temps en temps pour rester en forme.

Et Dieu avait d'autant plus besoin de ses « cieux des cieux », de ce petit coin tranquille, avec un simple tabouret pour s'asseoir et souffler un moment, qu'il ne pouvait pas dormir comme nous, je veux dire à la différence de nous, les hommes. L'homme, quand il est fatigué, il se couche dans un lit. En réalité, l'homme se couche aussi à tous les moments décisifs de sa vie, pour naître, pour aimer et donner la vie, et pour mourir.

Dieu, lui, à cette époque, et il n'a pas depuis changé ses habitudes, n'avait pas de lit. Ça ne lui aurait servi à rien, parce qu'il ne savait pas dormir. Il se tenait debout ou assis, debout quand il se mettait en colère, assis pour tenir sur ses genoux le petit d'homme à son premier babil. Mais il ne se couchait jamais. Il était toujours en état de veille. Jésus, pour le décrire, disait que son père bossait tout le temps (Jn 5,17). Et veiller tout le temps, même un homme comprend cela, ça fatigue terriblement. D'où son coin tabouret, son espace retiré, sa maison de retraite, ses « cieux des cieux ».

A cette époque, quand l'homme criait et que Dieu ne l'entendait pas, l'homme se consolait, en se disant que Dieu était sans doute en train de reprendre son souffle, en se retirant un moment sur son tabouret, au calme. Et comme pour Dieu « mille ans sont comme un jour » (Psaume 90), le temps où Dieu s'absentait paraissait toujours plus long à l'homme qu'à Dieu.

Mais la grande différence entre la cosmologie juive et la cosmologie grecque, la grande nouveauté, c'est que pour les juifs, pour Jésus et après lui pour tous les croyants, même les incirconcis depuis l'innovation de Saint Paul, le ciel n'était plus un lieu et le super ciel non plus, c'était un état, une manière d'être. Même Platon n'avait pas imaginé ça ! Et cette trouvaille philosophique, ce nouveau paradigme est ce que j'admire le plus dans ce petit peuple juif.

Pour eux, et Jésus, juif lui aussi, partageait ce nouveau point de vue, le ciel n'était pas ailleurs, comme le croyait Prévert, ni au-dessus de nous, comme chacun peut le voir, en levant simplement la tête. Le ciel était en nous !

Les juifs au temps de Jésus avaient fait descendre le ciel sur la terre, comme le leur avait expliqué le père Jacob, qui avait vu le premier l'échelle (Gn 28,12), que Dieu avait installée entre le ciel et la terre, pour y descendre discrètement, quand le ciel se couvrait de nuages, et faire ses courses au marché de Nazareth, où il allait remplir son cabas de deux ou trois cailles, d'une galette d'orge, de figues et de raisins, et d'un pichet de vin de Cana, qui lui rendaient le goût de vivre, en relevant son ordinaire déprimant de bouillie de manne.

Les juifs avaient mis un peu de temps, environ deux mille ans, à comprendre cette révolution de l'échelle. Mais pour Dieu, pour qui mille ans sont comme un jour, ça n'avait duré que deux jours. Donc, à cause de l'échelle, pour un juif au temps de Jésus, le ciel était sur la terre, et il n'y avait pas d'autre ciel que la terre, parce que l'Éternel y avait fait sa résidence secondaire. Certains rabbins disaient même que c'était sa résidence principale, parce qu'en hébreu on lit et on compte de droite à gauche et que 1,2 se lit 2,1, ce qui signifie que le second est le premier. J'aurais vraiment aimé être rabbin !

On pourrait s'étonner alors que Jésus, qui se prétendait Dieu sur terre, n'ait pas été reconnu par son peuple juif, déjà tellement rompu à cette idée d'un Dieu descendu sur terre. La raison en est bien simple et ne concerne pas que le peuple juif, mais explique aussi l'incroyance pratique, cette paisible indifférence aux autres, de tous les humains. Et cette raison, la voici. Avec Jésus, du moins tel que nous l'expliquait Paul après sa chute de cheval à la porte de Damas, Dieu ne se contente pas de vivre « parmi son peuple juif ». Le Dieu de Jésus Christ, c'était le nouveau nom que Paul avait donné à Jésus, vit en tous les hommes, qu'ils

soient des hommes libres, des femmes ou des esclaves, des juifs ou des païens ! A côté d'une pareille invention, la bombe atomique est un pétard mouillé.

Imagine ! Fini la supériorité du peuple élu ! Pire, fini pour tous les hommes la supériorité dont chacun a besoin de se persuader pour tenir debout ! Car la seule chose qu'un homme ne peut pas supporter, c'est de n'être pas distingué de la foule de ses congénères. La seule dignité qui vaille pour l'homme de tous les temps et de tous les lieux et à laquelle il attache le plus grand prix, c'est d'être moins indigne que la plupart, ou au minimum moins indigne qu'un autre. C'est son remède anti-déprime.

Cette idée nouvelle de Jésus, que nous sommes tous égaux « avec lui » en indignité et que notre seule dignité est de le reconnaître, était donc un « blasphème » pour tout juif qui se respecte, car, pour lui, Dieu, même quand il descend par l'échelle, demeure toujours plus haut que l'homme. Et, en dehors du peuple juif, cette nouveauté était et demeure un « scandale » pour tout homme qui se respecte, parce que, si l'on supprime les ordres, les castes, la hiérarchie, bref les inégalités, on devient tous des gilets jaunes, et le petit commerce doit fermer boutique pour se protéger des hordes de casseurs, même s'ils sont des flics en civil. Et la fermeture des commerces, c'est le début de l'anarchie, et bientôt la fin du monde des privilèges, qui pour tous les privilégiés que nous sommes, est la seule fin du monde.

Et c'est depuis cette invention folle d'une égalité de tous les humains que tout allait se compliquer. Car cette grande invention de l'individualisme, cette idée que chaque homme est à lui seul toute l'humanité, cette invention révolutionnaire du Jésus de Paul allait avoir un redoutable effet secondaire, en fragilisant définitivement le lien social, le sens du collectif, le souci du bien commun. Et aucun Etat ne suffirait plus jamais à combler ce manque, ce lien brisé entre nous, laissant à jamais l'humanité divisée entre riches et pauvres, entre gavés et affamés.

Pour Saint Paul, est c'est là son testament, dans sa dernière épître aux Romains, le seul espoir de sortir de cette terrible séparation de l'espèce humaine en deux moitiés irréconciliables ne viendrait que le jour où le peuple juif et le peuple chrétien se réconcilieraient enfin pour ne plus faire qu'un seul peuple (Rm 11,25-26). Autant dire aux calendes grecques ! La prison, à la longue, ça pousse à la

déprime. Je comprends donc que Paul ait eu un dernier coup de blues dans sa cellule romaine. Mais je ne partage pas son pessimisme.

Je préfère la sereine confiance de son maître et du mien, Jésus, le crucifié, qui, pendu au bois de la croix, continuait de croire au paradis sur terre, puisqu'il y invitait son dernier compagnon d'infortune, le bon larron, par cette parole, sublime à un pareil moment : « Je te le dis : dès aujourd'hui, tu es avec moi au paradis. » (Lc 23,43).

Eh bien moi, comme Jésus, et loin de tous ceux qui nous promettent un avenir radieux pour demain, je suis certain, parce que je l'ai observé de mes yeux et vécu moi-même, que ce jour nouveau est déjà là, et pas comme un dernier jour, pas comme un jour de fin du monde, mais bien comme un éternel premier jour du monde.

Dieu est bien là parmi nous, non pas « continuellement » présent sur la terre en chacun de nous et même de tous les vivants, comme le croyait Spinoza, mais s'invitant « par instant », en de rares moments, toujours trop brefs, quand des hommes et des femmes jusque-là séparés, ennemis ou indifférents, se rapprochent, se reconnaissent, se réconcilient et deviennent frères en partageant le pain. C'est là, non pas « le lieu », mais « l'instant » de sa présence, l'instant de notre présence aux autres, à Dieu et à nous-mêmes, l'instant du partage du pain, où Dieu disparaît, au moment même où nous le reconnaissons après coup, comme les compagnons d'Emmaüs, à ce que notre cœur était soudain tout brûlant (Lc 24,32).

C'est le sens de la parole de Jésus, ce juif chrétien, qui unissait si bien dans sa personne ces deux peuples ennemis : « Quand deux d'entre vous se réunissent, je suis au milieu d'eux » (Mt 18,20). Jésus, mon Seigneur et mon Dieu, c'est l'homme toujours vivant du paradis dès aujourd'hui sur la terre comme au ciel dans ce geste du pardon, le partage du pain.

HEC 1965 PROMOTION TOCQUEVILLE

Dominique EGNELL

Dominique Egnell naît le 5 avril 1944 dans une famille d'origine suédoise. Son grand-père Axel, PDG de la société Mors, arrivé en France au début du 20^{ème} siècle, a fondé la Chambre de Commerce suédoise à Paris et la famille est toujours restée assidue aux manifestations en souvenir de leurs racines. Son père Hjalmar dirige la société Mors et la Société de Développement Régional de Picardie. Dominique est le cadet de 3 garçons : Patrice accomplira une carrière bancaire ; Erik, X-ENA, sera diplomate (longtemps en poste à Moscou) avant de se reconvertir, la retraite venant, dans la littérature. Les études sont prises très au sérieux chez les Egnell. Dominique fait les siennes à Janson de Sailly puis au Lycée Franklin, en face de l'appartement familial. Admis en prépa à Ginette, il intègre HEC en bizuth en 1962, ce qui fait de lui un des plus jeunes de la Promo. Sa scolarité à HEC se déroule de manière plutôt décontractée : il montre une certaine distance vis-à-vis de ses interlocuteurs (à l'exception de ses amis proches) et fait preuve, en toutes circonstances, d'un aplomb inébranlable.

Après un séjour en Guadeloupe durant 18 mois pour accomplir son service dans la Coopération, Dominique décroche son premier job à la Shell, ce qui lui permet de s'offrir sa Porsche (rouge), avant qu'il n'épouse, en 1970, Annick qui sera la mère de leurs deux filles, Astrid et Eve, et sa compagne pour le reste de ses jours. Après la Shell il poursuit sa carrière aux Ciments Lafarge où il occupe un poste important à la direction comptable. C'est pendant cette période qu'il entreprend avec succès de passer les certificats supérieurs d'expertise comptable et de soutenir le mémoire indispensable. Il quitte ensuite les Ciments Lafarge pour le Groupe L'Oréal. Après des responsabilités à la Direction comptable à Paris, il est affecté à la filiale italienne, à Turin, où il passe plusieurs années à la Direction administrative et financière.

Sûr de ses compétences, Dominique acquiert alors la conviction qu'il ne s'épanouira pas au sein de la hiérarchie des grandes structures ; il décide donc de voler de ses propres ailes en tant qu'expert-comptable et commissaire aux comptes libéral. Afin de faciliter son nouveau départ autour de la cinquantaine, je lui confie, ainsi que notre camarade Jean-Paul Foucault, diverses missions dont il s'acquitte avec professionnalisme, avant qu'il n'exerce jusqu'à sa retraite l'activité indépendante qu'il avait choisie.

Parallèlement à sa carrière, Dominique se consacre à sa vie de famille, avec Annick, leurs deux filles et leurs 6 petits-enfants. Il affectionne particulièrement les échappées à Villers-sur-Mer et plus tard dans leur maison normande, ainsi que les séjours dans le chalet familial de Villars, où furent reçus de nombreux camarades de Promo.

Tous ceux qui ont côtoyé Dominique durant plus d'un demi-siècle ont pu mesurer son caractère affirmé, parfois même abrupt... Ils auront pu également apprécier ses belles qualités, l'envers de ces défauts, à savoir une franchise extrême et une fidélité sans faille. Les plus proches étaient informés de la terrible maladie qui ne lui ne laissait aucun espoir. A ceux-là, il avait confié que ses convictions religieuses lui permettaient de ne pas craindre la mort. Il décède le 17 mai 2020. Son absence nous laisse un grand vide.

Alain Rotulo

HEC 1965 PROMOTION TOCQUEVILLE

« Les enfants du Paradis »

Hacène AMALOU (P. Douce)
Jean BASTIEN (J.P. Couasnon)
Bob BERNARD (M. Thoma)
Roland de BAUDRY d'ASSON (B. O'Neill)
Olivier BLANC (R. Arnaud)
Philippe BLANC (J.F. de Chorivit)
Pierre BLANCHENAY (M. Debaig)
Daniel BOURGEOIS (A. Wils)
Claude BOUVET
Yves BRUGEROLLES (J.F. de Chorivit)
Jacques CAMPET (J.C. Bourdais)
Bernard CLARET-TOURNIER (P. Bruneau)
Jacques COULY (P. Douce)
Jacques CROQUELOIS (Ph. Loisel)
Dat DANG-TRAN (J.F. de Chorivit)
Alain DANTOU (J.F. de Chorivit)
Dominique DELAFOSSE
Hubert DELVALLET (J.M Gely)
Thierry DERIGNY (A. Fremau)
Michel DESBUQUOIS (H.Prolongeau)
Michel DESCROIX (J.M. Pierron)
Aboubakar DIABY-OUATTARA (J.F. de Chorivit)
Michel DIEU (J.P. Legrand)
Patrice DOUCE (M. Mac Grath)

Ceux qui nous ont quittés

Diffusion :

Janv. 2017 (Alexis No.38)
Mai 2014 (Alexis No.30)
Sept. 2020 (Alexis No. 47)
Sept. 2013 (Alexis No.24)
Mars 2015 (Alexis No. 34)
Sept. 2013(Alexis No.24)
Juin 2014 (Alexis No.31)
Mars 2015 (Alexis No.34)

Mars 2015 (Alexis No. 34)
Janv. 2014(Alexis No.29)
Janv. 2014 (Alexis No.29)
Janv. 2017 (Alexis No.38)
Janv. 2017 (Alexis No.38)
Nov. 2019 (Alexis No.45)
Févr. 2016 (Alexis No. 36)

Mai 2014 (Alexis No.30)
Janv. 2017 (Alexis No.38)
Mai 2014 (Alexis No.30)
Oct. 2013 (Annuaire)
Mars 2015 (Alexis No.34)
Sept. 2013 (Alexis No.24)
Nov. 2019 (Alexis No.45)

Dominique EGNELL (A. Rotulo)	Mars 2021 (Alexis No.49)
Jean-François EVEN (F. Rey)	Juin 2014 (Alexis No.31)
Jean-François FOURNIER (J.F.de Chorivit)	Oct. 2014 (Alexis No.32)
Lionel FOURNIER (J.F. de Chorivit)	Mars 2018 (Alexis No.43)
Philippe FOURNIER-BOURDIER (J.F. de Chorivit)	Mars 2018 (Alexis No.43)
Paul-Louis GIRARD (J.M.Gely)	Juin 2014 (Annuaire)
Thierry GIRARDET (P. Bruneau)	Nov. 2019 (Alexis No.45)
Pierre GUICHENEY (D.Paret)	Oct. 2014 (Alexis No. 32)
Henry KAEUFER (J.F. de Chorivit)	Déc. 2020 (Alexis No.48)
François LACAZE (J. Couly)	Déc. 2014 (Alexis No. 33)
Jean-Luc de LA PEYRIERE(J.F.de Chorivit)	Oct. 2013 (Annuaire)
Jacques LAWSON (J.Fabre)	Oct. 2013 (Annuaire)
Jérôme LEFRANC (J.F de Chorivit)	Janv. 2017 (Alexis No.38)
Ludovic LEURENT (B.Grison)	Janv. 2014 (Alexis No.29)
Yannick LUCAS (G. Morhange)	Sept. 2020 (Alexis No.47)
François MAGNIN (J.F. de Chorivit)	Mai 2015 (Alexis No.35)
François MARTY (G. Thomas)	Oct. 2014 (Alexis No.32)
Jean MATRAS (J.F. de Chorivit)	Nov. 2019 (Alexis No.45)
Christian MENARD (J.F. de Chorivit)	Janv. 2018 (Alexis No.42)
Alain MOREAU (J.F. de Chorivit)	Févr. 2016 (Alexis No. 36)
Jean-Paul MOREAU (P.Douce)	Déc. 2014 (Alexis No.33)
Bruno NENERT (F-X. Gufflet)	Mars 2015 (Alexis No.34)
Jean-Thierry du PASQUIER (M. Filatieff et Christian Seydoux)	Févr. 2016 (Alexis No. 36)
Pierre PAYAN (J.F. de Chorivit)	Mars 2020 (Alexis No. 46)
Pierre PLANCHER (J.F. de Chorivit)	Novembre 2013
Jean-Pierre PLATZER (J.C. Bourdais)	Mai 2015 (Alexis No. 35)
Jean POIZAT (J.M.Pierron)	Juin 2014 (Annuaire)
Christian RABUT (F-X Gufflet)	Janv.2017 (Alexis No.38)
Marcel RAYNAUD (J.F.de Chorivit)	Juin 2014 (Annuaire)

Henri de REYDET de VULPILLIERES(O.Douin)	Janv. 2017 (Alexis No.38)
Henry ROUX de BEZIEUX (J.C. Neyrat)	Juin 2014 (Alexis No.31)
Alain SAINT-MACARY	
Roberto SARFATTI (A. Tanugi)	
Ezra SASSON (A. Tanugi)	Mars 2015 (Alexis No.34)
Guy SCHERRER (L. Trouillard)	Mars 2016 (Alexis No.37)
Panya SOUVANNA-PHOUMA (F.Michiels)	Mars 2016(Alexis No.37)
Marc TETREAU (E. Tetreau)	Mars 2015 (Alexis No.34)
Jean-Pierre THENAULT (F. Rey)	Déc. 2014 (Alexis No.33)
Georges THOMAS (J.F. de Chorivit)	Févr. 2016 (Alexis No.36)
François TILLIT (J.P. Billot)	Mars 2018 (Alexis No.43)
Roland VIGNEROT (J.F.de Chorivit)	Déc. 2014 (Alexis No.33)
Marc VILLEMIN (J.F. de Chorivit)	Mars 2020 (Alexis No.46)
Antoine WALLAERT (J.F. de Chorivit)	Août 2018 (Alexis No. 44)

TOTAL : 67 (Février 2021)



(<https://www.editions-verone.com/>)



(tel:0183623440)



(mailto:comite@editions-verone.com)



(<https://www.facebook.com/editionsverone>)



(https://twitter.com/verone_editions)

Éditions Vérone (<https://www.editions-verone.com/>) › **Catalogue**
(<https://www.editions-verone.com/catalogue.php>) › **Auteur Jean-Marie PITROU**
(<https://www.editions-verone.com/auteur/jean-marie-pitrou/>) ›

JEAN-MARIE PITROU - LES ACHATS : UNE FONCTION DE L'ENTREPRISE EN PLEIN ESSOR

Jean-Marie PITROU

Les Achats : Une Fonction de l'Entreprise en plein essor



Vérone
ÉDITIONS

Auteur :

Jean-Marie PITROU (<https://www.editions-verone.com/auteur/jean-marie-pitrou/>)

Titre :

Les Achats : Une Fonction de l'Entreprise en plein essor

ISBN :

9791028413033

Catégorie :Essai (<https://www.editions-verone.com/catalogue/essai/>)**Parution :**

14/01/2021

Nombre de pages :

120

Description :

Basé sur du vécu, cet ouvrage montre l'évolution croissante depuis plusieurs années de la fonction " achats " dans les entreprises, quels que soient leur taille et leur domaine d'activité. Chemin faisant, Jean-Marie Pitrou démontre au lecteur tout l'intérêt du métier d'acheteur, avec ses succès, mais aussi les obstacles à affronter. Il est possible de les vaincre en suivant les conseils pratiques qui sont donnés tout au long des pages. Cet ouvrage s'adresse aussi bien aux personnes en entreprise qu'aux collégiens, lycéens ou étudiants. Jean-Marie Pitrou, diplômé HEC, a occupé différents postes de direction Achats dans un grand groupe industriel. Par ailleurs, il a dispensé des cours d'achats en Université et École de Commerce (IUT et Masters). Après avoir publié son premier ouvrage, La Sous-traitance gagnant/gagnant, en 2007, il signe avec Les Achats : une Fonction de l'Entreprise en plein essor son deuxième ouvrage.

Prix :

13,50€

Commander en ligne :
[\(http://recherche.fnac.com/SearchResult/ResultList.aspx?](http://recherche.fnac.com/SearchResult/ResultList.aspx?Search=9791028413033)
[Search=9791028413033\)](http://recherche.fnac.com/SearchResult/ResultList.aspx?Search=9791028413033)

[\(http://www.chapitre.com/CHAPITRE/fr/search/Default.aspx?](http://www.chapitre.com/CHAPITRE/fr/search/Default.aspx?quicksearch=9791028413033)
[quicksearch=9791028413033\)](http://www.chapitre.com/CHAPITRE/fr/search/Default.aspx?quicksearch=9791028413033)

[\(https://www.amazon.fr/gp/search?](https://www.amazon.fr/gp/search?ie=UTF8&tag=editions-verone-com-21&index=books&keywords=9791028413033)
[ie=UTF8&tag=editions-verone-com-](https://www.amazon.fr/gp/search?ie=UTF8&tag=editions-verone-com-21&index=books&keywords=9791028413033)

[21 & index=books & keywords=9791028413033\)](http://www.decitre.fr/rechercher/result?q=9791028413033)
[Commander dans votre librairie](http://www.decitre.fr/rechercher/result?q=9791028413033)
[\(http://www.decitre.fr/rechercher/result?q=9791028413033\)](http://www.decitre.fr/rechercher/result?q=9791028413033)
[\(https://www.google.fr/maps/search/librairie/\)](https://www.google.fr/maps/search/librairie/)

NOS CATÉGORIES

Biographie (<https://www.editions-verone.com/catalogue/biographie/>)

Essai (<https://www.editions-verone.com/catalogue/essai/>)

Fantastique (<https://www.editions-verone.com/catalogue/fantastique/>)

Humour (<https://www.editions-verone.com/catalogue/humour/>)

Jeunesse (<https://www.editions-verone.com/catalogue/jeunesse/>)

Roman (<https://www.editions-verone.com/catalogue/roman/>)

Science-fiction (<https://www.editions-verone.com/catalogue/science-fiction/>)

LA PRESSE EN PARLE



ÉDITIONS VÉRONE

Le Blog des Éditions Vérone (<https://www.editions-verone.com/conseils.php>)

A propos des Éditions Vérone (<https://www.editions-verone.com/editions-verone.php>)

Développement durable (<https://www.editions-verone.com/mentions-legales.php>)

Mentions légales (<https://www.editions-verone.com/mentions-legales.php>)

CONTACT

75 Boulevard Haussmann,
75008 Paris

☎ 01 83 62 34 40

Toutes les actualités des éditions Vérone
en avant-première !

f (<https://www.facebook.com/editionsverone>) 

(https://twitter.com/verone_editions) **in**

(<https://fr.linkedin.com/company/editions-v%C3%A9rone>)